
UC-NRLF
$B 139 487





117

117

LE FÉDÉRÉ,

COMÉDIE

EN UN ACTE.



PARIS.

CHEZ DELAUNAY, LIBRAIRE, PALAIS ROYAL,
GALERIE DE BOIS.
1816.

PERSONNAGES.

BRIDACHE, Chef des Fédérés, Tuteur de Linval.

M. DELMONT, Notaire.

ADELINE sa Fille.

LINVAL, Amant d'Adeline.

JANNOT, domestique de M. Delmont.

MINLET, Fédéré.

CARROTTE *Idem.*

LATROT *Idem.*

BRUSQUARD *Idem.*

FÉDÉRÉS.

HABITANTS.

La Scène se passe dans une petite ville du midi. Le théâtre représente une place publique, la maison de M. Delmont est à droite, sur la porte est un balcon.

LE FÉDÉRE,

COMÉDIE

EN UN ACTE.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Il est presque nuit, mais comme l'on est dans les derniers jours du mois de Juin 1815 *; la nuit n'est pas fort obscure, et vers la fin il fait grand jour.)*

ADELINE, SEULE *sur le balcon.*

IL ne vient pas; c'est pourtant son heure habituelle. Le voici; non, c'est son tuteur avec Monsieur Minlet, comme ils paraissent furieux! Ecoutons.

SCÈNE II.

ADELINE, BRIDACHE, MINLET.

BRIDACHE.

OUI, il le faut, le salut de la France l'exige, une seconde terreur est nécessaire à sa gloire,

de vaines et puériles considérations ne doivent nullement nous arrêter. La Fédération est une nouvelle ligue, c'est la ligue sainte du dix-neuvième siècle. Minlet, nous manquâmes notre coup en 93, nous nous endormîmes sur le rôti.

MINLET.

Il est vrai. Temps heureux, dont le doux souvenir me réjouit encore, tu passas comme une ombre.

BRIDACHE.

L'aurore de ces jours luit aujourdhui pour nous, et bientôt nous serons à son brûlant midi.

MINLET.

Quels repas délicieux! quelles bruyantes orgies! comme nous nous fesions respecter! Te rappelles-tu ces gros marchands de la grand-rue et ces bons bourgeois du faubourg qui maintenant dédaignent de nous honorer d'un regard, comme d'un air humble et tremblant, ils nous saluaient! Salut et fraternité au Citoyen Minlet! comment se porte l'estimable patriote Minlet!

BRIDACHE.

Ils ne fesaient pas tant de cérémonie avec moi; mon œil scrutateur fixé avec mépris sur eux, portait le trouble dans leurs lâches cœurs et ils se croyaient trop heureux s'ils pouvaient m'éviter. Avec quelle hauteur, je vous toisais ces beautés craintives qui

venaient intercéder pour leurs maris incarcérés ! et ma manière brusque de les congédier leur ôtait pour long-temps l'envie de venir m'obséder, car très-souvent je les envoyais tenir compagnie à ceux dont elles venaient plaider la cause.

MINLET.

Je n'étais pas si fier. Ah ! j'étais jeune alors ; mais cependant je les ai trouvées toutes revêches. J'étais si bon enfant, si facile à séduire. *(Il fait le geste de compter de l'argent)* Ah, le bon temps !

BRIDACHE.

Il faut être inexorable, Monsieur Minlet, et vous ne l'avez pas toujours été. Imitez-moi, dira-t'on que Bridache a paru s'attendrir, celui dont les moustaches étaient la terreur de la ville, qui tous les jours enrichissait l'état par la mort d'une foule de riches aristocrates, qu'on comparait alors à l'incorruptible Roberspierre comme on le compare aujourdhui au grand Napoléon ; celui-là, dis-je, qui a résolu de faire un grand sacrifice à sa patrie ; oui, mon cher Minlet, je n'ai qu'un seul parent, mon pupille Linval, je veux qu'il aille mourir ou vaincre pour l'empereur.

ADELINE.

Ah, le méchant !

BRIDACHE.

Que dis-tu ?

MINLET.

Rien, je crois que les oreilles te cornent.

BRIDACHE.

Oui, je veux en faire un soldat.

MINLET.

N'est-ce pas ce jeune homme que sa mère, en mourant, t'a recommandé avec tant de sollicitude et dont la tutelle t'est confiée ?

BRIDACHE.

C'est celui-là même. Je sais qu'il est épris de la fille d'un royaliste qui répugne à la lui donner par cela seul qu'il est mon pupille. Vous rougissez de mon alliance, Monsieur le notaire Delmont, vous en rougissez ! dans peu votre sang impur rougira la lunette d'approche.

ADELINE.

Le monstre !

BRIDACHE.

Eh !

MINLET.

Qu'as-tu ?

BRIDACHE (*après avoir écouté un instant.*)

Rien. Linval est le fils d'une de mes cousines, je suis son seul parent, il est riche, j'en fais un soldat de Napoléon. Tu m'entends....

MINLET.

Vieux renard.

BRIDACHE.

Eh puis ; c'est un mauvais sujet ; il s'extasiait il y a trois mois , sur la bonté et les vertus de Louis XVIII ; il ne savait que me fatiguer de sa clémence , et tu sais comme ces mots de pardon sont agréables à nos oreilles , nous qui n'en fesons jamais et qui ne pouvons en souffrir.

MINLET.

L'heure où les fédérés doivent se réunir approche , et ton absence doit les faire murmurer.

BRIDACHE.

Il est vrai , allons.

SCÈNE III.

ADELINE *seule.*

Est-il possible que parmi les hommes il se trouve de pareils scélérats ; avec quelle joie il sourit d'avance à la mort d'un parent qui a pour lui tous les égards d'un fils envers son père. Mais Linval tarde bien à venir. Serait-il déjà parti pour l'armée. Oh ! non , je ne puis le croire ; que je suis injuste de le juger capable de me quitter sans me voir ! Bon , le voici...

SCÈNE IV.

ADELINE, LINVAL.

ADELINE.

Tu as bien tardé, mon ami.

LINVAL.

Ah ! ma belle Adeline, j'ai l'ame déchirée..... aussi je ne viens pas, comme à mon ordinaire, t'apprendre une chanson nouvelle, je n'ai pas seulement apporté ma guitare, tant mon cœur est navré.

ADELINE.

Je sais ce qui t'afflige.

LINVAL.

Comment peux-tu le savoir, il n'est pas possible de l'imaginer.

ADELINE.

Je le sais, te dis-je, et ne m'en attriste point ; les méchants ont beau se trémousser, ils ne parviendront point à leurs fins criminelles, et j'ai bon espoir que Jannot envoyé par mon père à la poste voisine, nous apportera de bonnes nouvelles, et M. Bridache pourra bien voir avorter ses belles espérances.

LINVAL.

Il est vrai qu'il m'obsède, me menace même pour

pour me forcer à m'enrôler, mais tu sais bien, Adeline, que mourir et me séparer de toi, c'est la même chose, et puis aller servir la cause du despotisme et de l'anarchie, moi dont tu connais les sentiments, qui n'ai jamais partagé les erreurs de mon tuteur...

ADELINE.

Ne me parle plus de ce monstre, si tu savais comme il m'est en horreur...... Mais on vient, cache-toi sous le balcon.

SCÈNE V.

LINVAL, BRIDACHE, MINLET, FÉDÉRÉS.

BRIDACHE.

Frères et amis, je viens de faire connaître au peuple la victoire que l'empereur vient de remporter en entrant en Belgique; l'enthousiasme n'a pas été fort grand, il y a parmi nous des traîtres; il faut nous en défaire. La voie la plus expéditive est à mes yeux la plus sûre. Je vous ai séparés de la multitude, vous, qui êtes les vétérans de la révolution, pour vous instruire de mes projets; ils nous rameneront à l'âge d'or de la terreur. Nous étions riches alors, car la fortune publique était à nous. Maintenant que sommes-nous, pauvres et méprisés; et par qui, par ceux qui ont profité

2.

de nos crimes ; par ces intrigants qui gorgés de biens nous regardent comme un vil instrument qu'on brise après s'en être servi. Ces mêmes hommes nous emploient aujourdhui, nous sommes l'échelle par laquelle ils veulent encore s'élever aux grandeurs ; lorsqu'ils y seront parvenus, ils la renverseront dans la boue. Mais soyons désormais plus rusés que ces caméléons politiques : en feignant de travailler de concert avec eux, agissons secrétement pour nous, et que la constitution de 93 soit notre arche sacrée. Servons-les chaudement dans la destruction totale des royalistes ; mais après l'extermination de ce parti, détruisons-les à leur tour. Et puis rappelons-nous notre grand but, la fortune. Les richesses sont toutes dans leurs mains. Mais revenons à notre premier dessein, l'extermination des royalistes. Voici mon projet. Approchez et écoutez. (*On l'entoure*) Les formes de la justice, quelles que soient la célérité des juges et des bourreaux, sont à mon avis trop lentes ; pendant une année les guillotines, les noyades, les fusillades, les mitraillades étaient en permanence, il ne s'y connaît pas.... Il faut une voie plus prompte, plus rapide, et qu'en un jour ou deux nous soyons délivrés de tous nos ennemis.

(*Murmure général d'approbation.*)

Bonaparte vient de gagner à Fleurus une grande bataille, nous ordonnerons que la ville soit en-

tièrement illuminée, nous marquerons d'un signe de réprobation les maisons des traîtres; à la lueur de l'illumination nous reconnaîtrons ces signes. Des patrouilles de Fédérés se diviseront les quartiers, et chaque maison réprouvée sera passée par les armes; à celles où vous trouverez de la résistance, vous y mettrez le feu et passerez outre.

MINLET.

Nous l'approuvons, c'est bien imaginé.

LES FÉDÉRÉS.

Oui, oui, vive l'empereur, vive la montagne.

BRIDACHE.

Une croix blanche et rouge faite avec du blanc et de la sanguine doit être la marque fatale. Je vais donner l'exemple à la maison de ce scélérat de notaire.

LINVAL.

Arrêtez, misérable.

MINLET.

C'est son pupille.

BRIDACHE.

Linval, que faites-vous ici ?

LINVAL.

Et vous dans quel abyme de maux, voulez-vous plonger votre patrie ?

BRIDACHE.

Taisez-vous, jeune insensé ; lorsque le salut de l'état le commande, tout est juste et légitime.

LINVAL.

Rien n'est juste que ce qui est véritablement équitable, et les crimes ne le sont jamais.

BRIDACHE.

Finissons ce colloque ridicule.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, JANNOT *avec des guêtres, une lanterne et un baton à la main. Il paraît très-fatigué.*

JANNOT.

Quinze lieues dans un jour, c'est trop ; mais quand on apporte des bonnes nouvelles, cela délasse.

UN FÉDÉRÉ.

Des bonnes nouvelles, halte-là.

JANNOT *tremblant.*

Monsieur.

BRIDACHE.

D'où viens-tu ?

JANNOT.

Messieurs, pardon, êtes-vous des voleurs ?

BRIDACHE.

Non.

JANNOT.

Des brigands ?

BRIDACHE.

Non, te dis-je.

JANNOT.

Dès assassins ?

BRIDACHE.

Ce rustre m'impatiente, non.

JANNOT.

Vous êtes donc des honnêtes gens.

Tous les fédérés à la fois.

Non.

JANNOT *effrayé.*

Quoi ! vous n'êtes pas des honnêtes gens ; vous êtes donc des coquins.

BRIDACHE *furieux le secouant fortement.*

Il se moque de nous ; répondras-tu, lourdaut.

JANNOT.

Messieurs, ne me secouez pas tant : si vous voulez que je réponde, il faut du moins que je sache à qui j'ai l'honneur de parler. Vous n'êtes ni des brigands, ni des voleurs, ni des assassins, ni des honnêtes gens, seriez-vous des diables ?

MINLET.

Nous sommes des fédérés.

JANNOT.

Des fédérés ! miséricorde, c'est bien pis. (*Il tombe par terre et donne les plus grandes marques de frayeur.*)

BRIDACHE.

Comment, explique-toi ?

JANNOT *reprenant courage.*

Oui, Messieurs les fédérés, oui, son armée a été détruite, lui-même l'a abandonnée, et il est arrivé seul à Paris, où il a abdiqué une seconde fois : si vous croyez que je mente, voilà les gazettes.

LINVAL *à part.*

Mon ame s'épanouit.

BRIDACHE *saisit vivement les journaux, se fait tenir la lanterne par un fédéré, les parcourt rapidement, et puis comme frappé d'une idée, il s'écrie :*

Camarades, le péril est grand, je ne dois point vous le taire; mais tout n'est point perdu. Cependant je dois veiller sur vous comme sur des enfants chéris que je porte dans mon cœur, c'est votre salut et votre tranquillité future que j'ai en vue, et pour vous prouver ma franchise, je vais vous mettre sous les yeux les dangers que nous courons tous dans le cas que nous soyons vaincus.

Rappelez-vous cette grande vérité, qu'en révolution le vainqueur pour vivre en paix, doit écraser son ennemi, sinon il se condamne à des combats continuels et même à une chûte terrible. Les Bourbons ont essayé envers nous d'un pardon que nous avons dédaigné ; seront-ils maintenant assez dupes de se servir d'un moyen qui les perdrait tôt

tôt ou tard. Non, ils séviront avec énergie et pour sauver nos têtes, il faudra fuir : Dans quels lieux irons-nous porter nos pas ? Rebutés de l'Europe entière, chassés du sol qui nous a vus naître, sans argent, la misère et le désespoir seront notre partage. Qu'un pareil tableau ne porte pas la frayeur dans vos ames généreuses ; il est encore un remède à nos maux. Les émigrés, lors de leur départ dans le principe de la révolution, s'enfuirent avec l'espérance d'un retour, et avec assez d'or pour attendre ce retour pendant plusieurs années ; mais nous sans espoir, sans ressource, que ferons-nous... Frères et amis, si nous étions vainqueurs nous pourrions paisiblement et par le moyen de nos propres lois nous enrichir aux dépens de nos ennemis ; maintenant ne pouvant le faire légalement et avec patience, il faut dans un seul jour nous partager fraternellement les dépouilles des traîtres. Qu'un pillage général commence dès l'aurore.... Mais, il est tard, allez vous reposer, et que demain, sur cette place, à la pointe du jour je vous trouve tous rassemblés. Minlet, conduis cet homme au violon.

JANNOT.

Messieurs les fédérés.

MINLET.

Marche.

LINVAL.

Pourquoi frapper ce bon Jannot.

BRIDACHE.

Linval, restez ici, j'ai à vous parler.

SCÈNE VII.

BRIDACHE, LINVAL.

LINVAL.

Quoi ! mon tuteur, c'est vous qui....

BRIDACHE.

Jeune homme, suspendez votre jugement, et auparavant de me condamner, prêtez l'oreille avec attention à ce que je vais vous dire. Je suis un chef de parti, et un chef de parti est comme un général d'armée, il doit tout sacrifier à la cause qu'il sert, et si j'abandonnais dans leur malheur des hommes qui ont mis toute leur confiance en moi, ma conscience en serait blessée.

LINVAL.

Ne doit-elle pas l'être davantage des crimes affreux, résultats de vos abominables projets ?

BRIDACHE.

L'expérience n'a pas encore mûri votre jeune cervelle, et vous êtes comme étranger au milieu de nos divisions intestines. Il existe en France plusieurs partis : Les royalistes qui sont francs, terribles, généreux et par conséquent faciles à tromper. Nous, dont l'amour de la liberté est sans

frein, sans retenue, et qui, pour parvenir à nos fins, applanissons sans ménagement toutes les difficultés, et que si la victoire nous a été dans le temps arrachée, ce n'est que par la trahison d'une troisième faction. C'est celle qui a fait la révolution; semblable au Caméléon, au Protée de la fable, elle prend toutes les couleurs, toutés les formes, aujourdhui républicaine et demâin royaliste; avec peu d'énergie et beaucoup d'astuce, elle arrive toujours à son but; attaquée par nous, elle se refugie dans le sein du royalisme; méprisée par lui, elle nous rappelle à son secours; dès 89, elle a su manier avec art l'opinion et opposer tour-à-tour les extrêmes les uns aux autres; elle triompha de nous au 9 thermidor, comme elle écrasa les partisans de la royauté au 13 vendémiaire et au 18 fructidor; elle seule a profité de nos maux politiques; toutes les richesses du clergé et des émigrés ont passé dans ses mains; tranquille au milieu des orages qu'elle fesait naître à son gré pour détruire le parti qui prenait de l'ascendant, elle souriait des maux affreux qui en étaient les suites et profitait des désastres qui en étaient les résultats. Les armes dont elle se sert avec le plus d'adresse sont la flatterie et la calomnie, elle caresse, flatte, berce d'illusions trompeuses la faction qui lui sert d'instrument, tandis qu'elle outrage par les mensonges les plus absurdes, comme les plus atroces, celle qu'elle veut terrasser.

Ces Presbytériens de la France, semblables au chat de La Fontaine, l'œil à demi-fermé, le miaulement doux et les ongles renfermés dans leurs pattes de velours, crieront avec une apparence de candeur et de vérité, *vive le Roi* ; mais dans l'ombre, avec quelle adresse ils semeront des fausses nouvelles, des calomnies contre le gouvernement, l'insubordination parmi les militaires, les sarcasmes amers contre les nobles et les prêtres, les inventions les plus absurdes et les plus ridicules chez le bas peuple, et lorsque par une persévérance de quelques années dans ce système machiavélique et qu'à l'aide de leurs manœuvres ténébreuses ils seront parvenus à faire naître de la méfiance dans la nation, qu'ils auront créé un parti d'opposition assez formidable pour lever la tête avec audace, ils nous tendront secrètement la main, nous rappeleront les beaux jours de la révolution, et nous, feignant de nous laisser guider par eux, nous leur assurerons momentanément l victoire ; mais instruits par l'infortune et l'expérience, nous n'abandonnerons les armes que lorsque nous les aurons écrasés à leur tour, et nous éleverons encore cet arbre auguste, devant qui tous les rois doivent courber leur tête altière.

LINVAL.

Ah ! mon cousin, quelles idées à la fois chimériques et atroces, mettez plutôt votre dernier espoir dans l'auguste clémence de notre bon Roi

vous n'avez pu vous livrer aux féroces horreurs de 93 ; le règne de Napoléon a été trop court.... Les royalistes sont comme vous le dites vous-même, généreux, ils savent combattre, mais ils ne savent pas se venger. Et si dans les temps heureux que nous allons voir renaître, quelques brouillons viennent encore souffler le feu des discordes civiles, dénoncez-lez sans pitié, et la patrie reconnaissante, oubliant vos anciennes erreurs, vous récompensera de vos nouveaux services.

BRIDACHE.

Que tu connais peu, Linval, les replis tortueux du cœur humain ! Peux-tu croire que ces hommes qui sont gorgés des richesses révolutionnaires puissent supporter la vue de ces infortunés orphelins qu'ils ont si indignement dépouillés ; que naguères les premiers de l'empire, ils se condamnent à vivre dans l'obscurité ? L'homme juste est heureux dans la vie privée ; lui seul sans remords, sans cupides désirs, peut passer dans la retraite une vie paisible et tranquille ; mais l'ambitieux, mais le coupable détenteur du bien d'autrui ; mais ces petits despostes qui foulant aux pieds toutes les lois de l'humanité, se jouaient des larmes d'une mère éplorée et souriaient malignement du désespoir du malheureux père à qui l'on enlevait son dernier enfant ; mais le perfide délateur, qui, se glissant adroitement dans le sein d'un ami, lui arrachait dans l'épanchement de l'intimité son secret, pour le

faire ensuite mourir du dernier supplice, ou de langueur dans le fond d'un cachot ; mais cette foule perverse d'agents subalternes, dont les uns vivaient du trafic honteux de la conscription et les autres d'espionnage et d'imposture ; peux-tu croire à la conversion sincère de ces hommes ? non, ils sont incorrigibles. Ils conspireront encore, mon ami, ils conspireront, et nous, l'œil ouvert, saisissant avec vigueur le moment opportun, ferons revivre encore les jours glorieux de 93 ; mais qu'entends-je, des coups de feu, suis-moi.

ADELINE *accourant et se jetant dans les bras de Linval.*

Non, mon ami, tu ne suivras point ce monstre.

SCÈNE VIII.

BRIDACHE, LINVAL, DELMONT, ADELINE.

DELMONT.

Restez, mon fils, votre père vous l'ordonne.

LINVAL, *se jetant à ses pieds.*

Ah ! Monsieur.

BRIDACHE.

Traitre, vous connaîtrez jusqu'où je sais porter tous les raffinements de la vengeance. (*Il sort.*)

DELMONT.

Méprisons ces menaces impuissantes ; mais les momens sont terribles.

LINVAL.

Je vais mériter votre estime. (*Il sort.*)

SCÈNE IX.

M. DELMONT, ADELINE, JANNOT.

JANNOT, *arrivant tout essoufflé.*

Ah ! mon Dieu ! ah ! mon Dieu ! je m'en rappelerai long-temps.

DELMONT.

Jannot.

JANNOT.

Je l'ai échappé belle.

ADELINE.

Mon bon Jannot.

JANNOT.

Ah ! Mademoiselle, ne vous mariez pas à un fédéré.

DELMONT.

Mais, es-tu devenu fou ?

JANNOT.

Encore un peu, c'était bien pis que ça.

ADELINE.

Explique-nous donc cela ?

JANNOT.

Eh ! bien, vous voyez cette rue, en tournant, à deux pas de là, au coin, là, au coin, une minute plus tard, pauvre Jannot.,...

DELMONT.

Tu m'impatientes.

JANNOT.

Je servais de réverbère aux passants.

M. DELMONT.

Quoi ! les brigands.

JANNOT.

Oui, les brigands, les fédérés.

M. DELMONT.

Achève.

JANNOT.

Votre bon serviteur Jannot, que vous aimez tant.

M. DELMONT.

Oui, oui.

JANNOT.

Était pendu à la lanterne.

M. DELMONT ET ADELINE.

Les monstres !

JANNOT.

Oui, le bon Jannot était lanterné. Ils n'y auraient pas vu plus clair, cependant.

M. DELMONT.

Les scélérats !

ADELINE.

Rentrons, pour faire prendre quelque chose à ce pauvre garçon.

JANNOT.

JANNOT.

Vous êtes bien bonne, Mademoiselle, mais auparavant je veux vous raconter ma déplorable aventure. J'arrivais tout essoufflé, bien harrassé, mais satisfait des bonnes nouvelles que je vous apportais, des gazettes excellentes, à croquer, tenez les voici ; imbécille, je ne me rappelais plus qu'elles m'avaient été enlevées, voilà que... sur cette même place, oui, oui, c'est bien sur cette place, je crois que j'ai perdu la tête, les coquins m'auront endommagé le cerveau.

M. DELMONT.

Eh ! bien, sur cette place.

JANNOT.

Ils m'ont arrêté, dévalisé, battu, et lorsque j'ai vu que j'allais être égorgé, j'ai tout dit.

M. DELMONT.

Qu'as-tu dit ?

JANNOT.

Que j'avais des journaux ; ils les ont pris, ils les ont lus, et après un long bavardage auquel je n'ai rien compris, sinon qu'il fallait faire un grand pillage ; ce grand coquin de M. Bridache, dont vous connaissez le cousin, Mademoiselle, oh ! je vous le répète encore, ne vous mariez pas à un fédéré.

M. Delmont.

Linval ne ressemble pas à son tuteur ; continue Jannot.

Jannot.

Le terrible Monsieur Bridache ordonne de me traduire en prison ; les Fédérés, au lieu de m'y conduire, trouvent plus amusant que je leur serve de fanal. Des cris diaboliques à la lanterne l'espion, à la lanterne, sont mon arrêt de mort. Vainement je crie à tue tête que je suis Jannot, Jannot le bien-aimé des filles ; Jannot était jugé sans appel, en dernier ressort, et Jannot allait être lanterné. Je poussais des cris si plaintifs, si touchants, si lamentables, qu'ils auraient fendu un cœur de bronze ; mais les Fédérés l'ont bien plus dur. Cependant je me débattais, je priais et jurais tout à la fois ; la corde fatale bien savonée était passée autour de mon cou ; les bourreaux s'efforçaient de m'enlever, je perdais déja terre, lorsque des coups de feu se font entendre, l'on se bat, l'on m'oublie, je me sauve, et vous voyez encore le fidelle Jannot. Chut, entendez-vous, ce sont eux, ce sont bien là leurs affreux hurlements ; ils ne m'attraperont plus. (*Il s'enfuit dans la maison de M. Delmont.*)

M. Delmont.

Rentrons, ma fille.

SCÈNE X.

BRIDACHE, MINLET, CARROTTE, LATROT, BRUSQUARD, Fédérés.

MINLET.

Voici le moment si désiré, camarades, pillage général, pillage universel.

BRIDACHE.

De l'ordre, de la méthode, ne nous abandonnons pas aveuglément au pillage sans y procéder d'une manière sûre et avec le moins de risque possible; qu'un tiers d'entre nous en patrouille le protège et frappe de mort quiconque voudrait s'y opposer. Vous avez déja vu un levain de revolte, quelques jeunes gens ont délivré l'imbécille Jannot au moment où par excès de zèle, vous aillez le lanterner. Allons, commençons notre opération; toi Minlet avec vingt bons b...... prends la rue des marchands; toi Carrotte, les maisons des nobles; Latrot, le quartier des négociants, et toi Brusquard, celui des bons bourgeois. Quant à moi, je me charge, après avoir visité les orfèvres et les joailliers, de vous sécourir en cas de danger.

CARROTTE.

De quel droit, prétends-tu te garder les orfèvres?

LATROT.

L'égalité, l'égalité, il faut que les lots soient égaux.

BRUSQUARD.

Tu n'es pas républicain, Bridache, tu as toujours voulu dominer.

BRIDACHE.

Vous êtes des ingrats, je vous ai retirés de la fange ; sans moi que seriez-vous ?

CARROTTE.

Des hommes honnêtes et paisibles, tandis que tes conseils abominables nous ont perdus sans retour.

BRIDACHE.

Ver de terre, tu connais les remords à présent.

MINLET.

Mes frères, mes amis, les moments sont courts, calmez-vous, entendons-nous, battons le fer tandis qu'il est chaud.

LATROT.

Non, je veux ma part des orfévres.

BRUSQUARD.

Et moi, la mienne des joailliers.

MINLET.

Nous partagerons comme des frères.... (*On entend dans le lointain les cris de vive le Roi, vivent*

les Bourbons) Entendez-vous les cris de joie de nos ennemis. Ne formons qu'un faisceau.

UN FÉDÉRÉ *accourant.*

Il faut fuir, mes amis, toute résistance est nulle, des milliers de paysans dirigés par des jeunes gens de la ville s'avancent comme des furieux.

MINLET.

Sauve qui peut.

LATROT.

Haïe, haïe, haïe, quelle débâcle.

BRIDACHE.

Je me connais en révolution, l'espoir de triompher est toujours dans mon cœur.

SCÈNE XI.

BRIDACHE, JANNOT, *armé d'une broche, et en ayant une autre à son côté comme une épée.*

JANNOT, *menaçant Bridache de la pointe de sa broche.*

Eh ! bien, coquin, vive le Roi.

BRIDACHE.

Oui, bon Jannot, vive le Roi, aujourdhui et demain, les royalistes le crieront exclusivement; mais après demain et les jours suivants, remarque bien si les riches et vieux pêcheurs révolutionai-

res, si cette foule d'opulents égoïstes, si les parvenus, si les gens en place, si ces hommes adroits qui savent profiter de tout, si ces spéculateurs de révolution qui, un pied sur la montagne et l'autre dans la plaine, savent toujours se mettre à l'abri des ouragans politiques, qui tous, sont bien plus les ennemis des Bourbons que nous qui les combattons franchement et qui se taisent maintenant, ne crieront pas avec bien plus de force et d'énergie que toi, dont la voix sera encore enrouée, *vive le Roi.* Adieu bon Jannot, adieu. (*en s'en allant.*) Tout n'est pas fini.

JANNOT.

Ce fédéré-là me tombe les bras avec son jargon de vérité, j'allais simplement l'embrocher, ne v'là-t'il pas que je le laisse échapper.

SCÈNE XII.

JANNOT, M. DELMONT, ADELINE, LINVAL, *à la tête d'une foule d'habitants.*

LE PEUPLE.

Vive le Roi ! vivent les Bourbons, à bas les fédérés.

LINVAL.

Oui, braves gens, vive notre bon Roi, mais pour que dans notre vieillesse, nous puissions sans danger le faire répéter à nos petits enfans, ce cri chéri, ce cri d'amour, il faut précipiter du haut

des grandeurs et des dignités les fourbes qui nous ont si indignemeut trompés.

UN HABITANT.

Oui, il faut changer toutes les autorités, sauf à renommer celles qui se sont bien conduites.

LE PEUPLE.

Bravo ! bravo ! vive le Roi.

LINVAL.

Je vous propose pour Maire, le respectable M. Delmont.

LE PEUPLE.

Oui, oui, vivat, vive Delmont, vive notre bon Maire.

M. DELMONT.

J'accepte, mes chers concitoyens, parce que plus les dangers de la patrie sont grands, plus les hommes vertueux doivent se montrer pour diriger le peuple vers le bien général et surveiller les intrigants et les traîtres : je vous propose pour Commandant de la Garde Nationale, le brave Linval, à qui je donne aujourdhui ma fille. (*Il les unit.*)

LE PEUPLE.

Vive le Roi ! vive le Maire ! vive notre Commandant.

JANNOT.

Et moi, je propose que nous tous tant qui sommes ici, (*en s'adressant au parterre,*) chantions en chorus, *vive Henri IV.*

FIN.

De l'Imprimerie de Pierre CHAILLOT Jeune;
à Avignon, Place-du-Change.

